

*Les nouvelles de Luna Beretta sont publiées dans différentes revues et traitent du passage à l'acte, du corps ou du rapport au genre. Elle a lancé Violences en 2016, lit souvent ses textes sur scène (seule, avec le duo Jeanne Van Calck ou le collectif Dans la bouche d'une fille), fait de la musique et son livre Bazoocam, co-écrit avec Lucas Ottin, est sorti chez Les Crocs Électriques en 2017. Mais son co-anthologiste parle déjà beaucoup d'elle dans la préface du présent ouvrage.*

## **Luna Beretta**

### *En vie*

Je me suis levée et l'ai pris par la main pour l'entraîner dans l'obscurité. Les autres nous ont regardés mais n'ont pas fait de remarques. L'abandon de la chaleur du feu de camp était brutal. Je frissonnais et me suis blottie un peu plus contre lui. Sa main serrait ma hanche, je n'arrêtais pas de cligner des yeux comme à chaque fois que je mouille beaucoup. Il ne parlait pas. Depuis qu'on était arrivés ici, il n'avait quasiment pas sorti un mot et c'est ce qui m'avait excitée chez lui. J'ai toujours préféré penser que les gens qui n'en racontent pas grand cachent en eux de vastes mystères. C'est plus arrangeant que de se dire qu'ils sont vides. On marchait au hasard, prudemment. Il a trébuché une ou deux fois mais sa bouche ne s'est pas ouverte pour autant. J'ai reconnu l'étable, où j'étais venue me balader la veille. L'allumage automatique s'est déclenché et on a poussé la lourde porte pour entrer. Il y avait deux vaches à l'intérieur, à la robe noire et blanche ; elles n'ont pas paru se perturber de notre venue. De lourdes bottes de foin jonchaient le sol et je me suis assise sur l'une d'entre elles. La lumière était crue, fantomatique. Il s'est rapproché et mes doigts ont parcouru sa nuque. Droite, large. Il m'a lancé un regard, puis s'est retourné pour examiner les bovins. Entre ses dents il a murmuré *Ce sont sûrement des Prim'Holstein* ; je me demandais ce qu'il voulait et j'ai commencé à jouer avec des brins de paille. Je n'étais pas pressée. J'attendais quelque chose de lui, c'était certain, peut-être mon salut, quelque chose qui me surprendrait un peu, me ramènerait à la vie. Sans le savoir, il avait entre les mains mon existence toute entière, à savoir si oui ou non j'allais me foutre en l'air pour mes vingt-cinq ans, treize jours plus tard. J'étais curieuse ; plus : il me semble que j'espérais secrètement. Son visage s'est crispé, comme dévoré par des tics, au niveau de la bouche et des yeux. Il serrait ses poings et mes yeux se sont posés sur ses mollets. Ils étaient rouge sang, des traînées de boutons lui bourrelaient la peau.

Je n'ai rien dit et il s'est levé, je l'ai suivi dans le même mouvement, jusqu'au box où les deux vaches rumaient tranquillement. Je me suis adossée à l'une d'elles et l'ai attiré vers moi. Son baiser était froid. Il s'est collé à moi et je ne sentais pas sa queue gonflée. Sa main gauche me pétrissait le cul. Ses yeux étaient fermés, de sa bouche sortaient de faibles gémissements et sa main droite fouillait son blouson. J'ai pensé qu'il cherchait une capote et ça m'a attristée car je me foutais bien qu'il me refile une maladie. Je ne sentais toujours pas sa bite. Vu comme c'était parti, ce n'était pas lui, le type qui allait me sauver. Il a sorti un couteau. La lame dans un étui. Son regard s'est planté dans le mien et sa main gauche étudiait ma chatte avec habileté. Avec savoir-faire. Je me sentais goutter entre ses doigts, il me semblait que je n'avais pas mouillé comme ça depuis des lustres. J'y étais presque et il s'est arrêté d'un coup. Il a dit *il faut l'assommer*. Il est sorti de l'étable et a crié *viens m'aider*. Nous avons ramené une large pierre. La vache s'est débattue lorsqu'il l'a attachée. De lourds nœuds de marin. On a soulevé la pierre au-dessus de sa tête, l'avons fait tomber dessus, plusieurs fois. Ça saignait. Elle a fini par s'affaler, énorme. Je me demandais combien de centaines de kilos venaient de tomber à mes pieds. Je regardais l'autre vache, comme si elle allait nous juger ou se mettre à gronder, mais elle a continué à mâcher. J'ai touché la pierre. J'ai touché le sang. Je regardais les pis, énormes, gorgés de lait. Maintenant j'attendais quelque chose. J'avais l'impression d'être devant un de ces films que je regardais adolescente. Mais là, plutôt qu'un

penchant bizarre du personnage, j'y voyais une manière de me sauver. Un moyen de me dire *il s'est passé quelque chose*. Je ne songeais plus aux autres, ni au suicide. Je mouillais encore et je ne voulais pas y penser.

Il m'a allongée sur la vache. Elle était chaude, et puante. L'odeur m'envahissait jusque dans la bouche. Il m'a déshabillée silencieusement. Je ne l'avais pas vu ôter la lame de son étui, je me suis demandée s'il allait me tuer, me crucifier sur l'animal. Je n'étais pas tellement effrayée. Mon dos me faisait mal, les proéminences du corps de la bête me rentraient dedans un peu partout, pourtant je n'ai pas bougé. Il m'a embrassée doucement, avec tendresse. Son couteau a creusé dans la peau, suivant les contours de mon corps. Il respirait lentement, s'appliquait. Alors qu'il avait presque terminé, la créature a remué. J'essayais de demeurer immobile. Elle souffrait. Il a chuchoté *je veux te faire un bel habit. Je veux te voir dans ce cuir vivant*. Son souffle m'a chatouillé l'oreille et tout à coup je me suis sentie pleinement en vie. La bête a meuglé et je me suis mise à crier. Je hurlais et il ne comprenait pas. Il s'est redressé et a voulu soulever la pierre. Je me suis relevée d'un bond, l'ai bousculé et ai couru, dehors, nue dans la nuit noire, j'ai couru en continuant à hurler parce que j'étais vivante, parce que j'avais failli sombrer, parce que je ne voulais pas entrer dans ce *cuir vivant*, parce que j'avais résisté à la mort. J'ai couru longtemps et j'ai fini par tomber au milieu des herbes, je mouillais, je mouillais encore et je sentais la terre humide mouiller aussi et je me suis branlée fort pour me remettre à hurler.